

MIGUEL DELIBES: UN HOMME, UN PAYSAGE, UNE PASSION

Au cours du trimestre écoulé, l'un des romans les plus vendus en Espagne a été la dernière narration de Miguel Delibes, 377A, maderas de héroe (377A, étoffe de héros). Un texte largement autobiographique, dans lequel la guerre civile, telle la bataille de Waterloo pour Fabrice del Dongo, apparaît comme un événement relativement lointain, presque extérieur, même si le héros en subit les bombardements ou y participe, fringant marin de dix-huit ans, à bord du croiseur Canarias... Lointain, extérieur, certes, et cependant tellement essentiel qu'il a fallu attendre un demi-siècle pour que Delibes ose enfin l'aborder frontalement par une approche que l'on pourrait qualifier à la fois d'audacieuse et de pudique.

Non que la guerre civile soit absente des oeuvres antérieures. Elle nourrit, entre autres, sur le plan de l'anecdote, la dernière partie de Mi idolatrado hijo Sisi (Sissi, mon fils adoré), certains souvenirs de Cinco horas con Mario (Cinq heures avec Mario), les cauchemars maritimes de Parábola del naufrago (Parabole du naufragé)... Mais l'univers que l'homme, le journaliste, l'écrivain Miguel Delibes a dû et voulu réellement assumer, c'est celui d'un après-guerre qui se prolonge presque jusqu'à nos jours. Il l'a fait avec ses qualités et sans doute aussi ses défauts, mais surtout avec cette authenticité, cette sincérité que lui reconnaissent la plupart des critiques.

Mes premiers contacts, professionnels mais hasardeux, avec cette oeuvre datent du début des années soixante. Las ratas (Les rats), qui venait de paraître (1962), m'attendait au coeur d'un programme de licence établi par mon prédécesseur dont je salue ici le flair. Une révélation! Un monde rural réel, voire réaliste, et pourtant hautement symbolique, peuplé de personnages presque toujours en phase avec une nature connue et appréciée dans ses moindres détails par un écologiste avant

la lettre. Et, déjà, la figure parabolique de l'innocent, enfant égaré dans un monde d'adultes trop souvent momifiés par une société bloquée, que l'on retrouvera, vingt ans plus tard, dans Los santos inocentes (Les saints innocents). Les deux personnages ont une caractéristique commune: le fait de vivre dans un espace-temps naturel, souple, qui n'a rien à voir avec celui de leur entourage, minuté, étriqué. Et, bien sûr, la fin ouverte des deux romans permet d'envisager que le monde transformera ou éliminera ces innocents (Comme l'explique d'ailleurs Mario Camús dans sa superbe adaptation cinématographique de Los santos inocentes).

Las ratas, exploré dans tous les sens à l'aide des quelques outils critiques dont je disposais à l'époque, m'avait donné la profonde envie de connaître son auteur. Un ami commun permit la réalisation de ce désir durant l'été de 1965. Et, comme toujours, la rencontre d'un écrivain est aussi un peu celle du monde qu'il porte en lui ou transfigure dans son oeuvre. A Sedano (Burgos), loin des bruits de la ville, Delibes, chasseur et pêcheur autant qu'écrivain, sinon plus, retrouvait ses racines. Ce n'est pas un hasard si ce paysage idyllique devient, dans Parábola del naufrago, un lieu de cauchemar où s'opère la transformation, l'animalisation, la mise au pas du "héros", Jacinto/jacinto, marginal malgré lui dans une société unidimensionnelle et répressive où la moindre déviation, même innocente, est sévèrement punie. Cette extraordinaire anti-utopie n'a pas eu beaucoup de chance avec la critique qui n'y a vu, le plus souvent, que pirouettes parodiques—ce qu'elle est aussi, mais sur un plan moins fondamental.

A deux pas de Sedano, hors des chemins goudronnés et des sentiers battus, donc hors du rayon d'action des touristes "de passage", un autre Eden: le village abandonné de Cortiguera, ses façades aux blasons sculptés, sa fontaine, son cercueil collectif portant l'inscription "ici finit le plaisir des injustes"... Un autre refuge, positif celui-là, qui abritera pour un temps les amours faunesques d'un marginal privé de guerre

la lettre. Et, dès, la figure parabolique de l'innocent, en fait, dans un monde d'adultes trop souvent, montrés par une société blo- quée, que l'on retrouve, vingt ans plus tard, dans les mêmes circonstances (les saints innocents). Les deux personnages ont une caractéristique commune: le fait de vivre dans un espace-temps naturel, sociale, qui n'a rien à voir avec celui de leur entourage, minute, éternelle. Et, bien sûr, la fin ouverte des deux romans permet d'envisager que le monde trans- former ou éliminer ces innocents (comme l'explique d'ailleurs Ma- rio Camús dans sa superbe adaptation géométrique de Los santos innocentes).

Les romans, explorés dans tous les sens à l'aide des quelques outils critiques dont je dispose à l'époque, n'avaient connu la première partie de connaître son auteur. Un ami commun permit la réalisation de ce sé- minaire l'été de 1983. Et, comme toujours, la rencontre d'un écrivain est aussi un peu celle du monde qu'il porte en lui ou transfigure dans son œuvre. A Sabana (Buenos Aires), dans les rues de la villa, Delibes, chasseur et pêcheur, avant de s'établir, était plus, retrouvait ses ra- cines. Ce n'est pas un hasard si ce paysage théâtral devient, sans l'oubli du réalisme, un lieu de connaissance et d'opère la transforma- tion, l'animalisation, la mise en jeu du "libro", "le roman", "l'écrit", "le récit" dans une acroche multidimensionnelle et régressive où la machine devient, même innocente, est évidemment bonne. Cette extré- mité anti-utopie n'a pas eu beaucoup de chances avec la critique car n'y a vu, le plus souvent, que quelques paraboles de ce qu'elle est, mais, sur un plan plus technique.

A partir de là, lors des chemins parcourus et des rencontres faites, dans le rayon d'action des romans "de passage", un autre fait: le village espagnol de Cortigüera, une île dans les eaux de la Méditerranée, son cercueil collectif portant l'inscription "ici finit le chemin des injustes". Un autre village, portant celui-ci, qui sera le point de départ des amours tumultueuses d'un marginal privé de guerre



aux prises avec sa famille radicalement belliciste (Las guerras de nuestros antepasados/ Les guerres de nos ancêtres) ou la vie sans histoires mais si dense de Cayo (El disputado voto del señor Cayo/Pour qui votera Monsieur Cayo, récemment adapté au cinéma par Antonio Giménez Rico). Eden sur le point de disparaître, monde rural en sommeil que perturbe parfois l'agitation un peu vaine des premières campagnes électorales de l'après-franquisme (El disputado voto...) ou le zèle scientifique d'un jeune archéologue en butte à des méfiances ancestrales (El tesoro/Le trésor). Il y a eu d'ailleurs très souvent un malentendu sur la position de Delibes en qui certains ont voulu voir le représentant d'un archaïsme rétrograde opposant le Paradis Perdu à la civilisation et au progrès. L'auteur s'en est expliqué depuis longtemps dans son discours de réception à l'Académie Espagnole (1975). Il ne s'agit pas de s'opposer au progrès en général mais aux aberrations suicidaires qu'il engendre, l'empoisonnement du milieu naturel, en particulier.

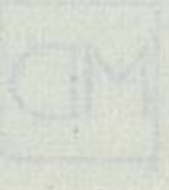
En fait, une fois encore, ce sont les fausses solutions, les fausses valeurs que condamne Delibes. Aussi bien la futilité de certains discours, moraux, économiques, politiques (El disputado voto...; Parábola del naufrago où l'on combat la logorrhée par l'emploi d'un nouveau langage contracté, le contracto...) que l'intolérance sous couvert de religion ou d'idéologie: l'action héroïque des uns peut devenir lâche embuscade pour les autres et vice-versa; encore faut-il en être conscient "et ne pas accuser l'ennemi d'employer des ruses que nous-mêmes sommes prêts à employer demain" (377A...).

Un roman publié en 1966 - et aujourd'hui pratiquement au centre chronologique d'une oeuvre narrative commencée en 1947 - est exemplaire à cet égard: Cinco horas con Mario dont le lecteur français peut enfin découvrir, depuis peu, la traduction, Cinq heures avec Mario (La Découverte). Face au corps de son mari prématurément emporté par une crise cardiaque, Menchu, feuilletant une Bible récemment annotée par le dé-



aux prises avec sa famille véritablement bellérophontine (les années de son
 trois extrêmes) les années de son enfance) ou la vie sans histoire
 les années de son enfance (Elle dit dans son livre) que son père
 voulait montrer à son fils, rétrospectivement adapté au cinéma par Antonio Gassman
 (sic). Mais sur le point de disparaître, monde aussi en sommeil, que per-
 turbe par la l'agitation un peu vaine des premières campagnes électo-
 rales de l'après-guerre (Elle dit dans son livre) ou la crise scienti-
 fique d'un jeune scientifique en lutte à des métriques successives
 (Elle dit dans son livre) Il y a eu d'ailleurs une époque où malade
 sur la position de l'Espagne en qui certains ont voulu voir la résurrec-
 tion d'un nationalisme rétrograde opposant le Fardeau l'Espagne à la civilisa-
 tion et au progrès. L'autre a été expliqué depuis longtemps dans
 son discours de réception à l'Académie française (1975) - Il me a été
 pas de s'opposer au progrès en général mais aux opérations autoritaires
 qu'il engageait, l'engagement de milieu naturel, en particulier.
 En fait, une fois encore, ce sont les fautes solutions, les fau-
 tes valeurs que condamne Delibes. Mais bien la faiblesse de certains
 discours, moraux, économiques, politiques (Elle dit dans son livre) -
 delibes dit de son combat la lutte par l'emploi d'un nouveau
 langage contraire, la contrainte -) que l'inspiration sans couvert de
 religion ou d'idéologie: l'autonétique des uns peut devenir l'écho
 opposé pour les autres et vice-versa; encore faut-il en être con-
 scient: et ne pas accepter l'absence d'employer des idées qui nous régu-
 lons prêts à employer demain" (1975) -).

Un roman publié en 1966 et intitulé "Le printemps de l'été"
 chronologique à une oeuvre narrative commandée en 1964 - est exemplaire
 à cet égard: dans son livre, le lecteur français peut enfin
 découvrir, depuis son, la traduction, une langue avec l'usage (la langue
 verte) face au corps de son maître prémonstrant engagé par une crise
 cardiaque, lequel, félicitant une Bible récemment amendée par le do-



funt, va en faire le prétexte d'un faux dialogue avec lui. En réalité, du haut de valeurs morales intouchables et presque intouchées, elle va prendre le relai d'une société bien pensante, confite en conformisme, pour annihiler post-mortem ce marginal ordinaire, ce "noyé de la société". Tous les coups sont permis, y compris le plus bas: juger l'autre à partir de nos propres motivations en les lui attribuant. Mario était un intellectuel: c'est donc par le verbe, sa raison d'exister, mais un verbe issu de la voix sociale, qu'il doit être combattu. Mais c'est aussi cette voix que Delibes va retourner contre elle-même par un procédé imparable qui transforme le lecteur en associé ou en complice du romancier. La veuve, en fait, utilise deux langages bien différenciés: l'un, respectueux, pour les institutions de tous genres, de la famille à la droite; l'autre, péjoratif, pour Mario et son environnement humain. Dans un premier temps, le lecteur est amené à inverser, purement et simplement, cette vision manichéenne, tant sa mauvaise foi est évidente. Mais très vite, grâce à certaines données plus aléatoires, il est en mesure de refuser ce choix trop étriqué et de lui substituer une lecture plus nuancée, fondée sur une véritable approche critique des informations qu'il reçoit. Mario lui apparaît alors comme un être tourmenté, vulnérable, en quête d'improbables certitudes; sa veuve, comme une victime, pathétique elle aussi, de l'idéologie dominante totalement interiorisée... Toutes ses ruses deviennent dérisoires mais elle n'est pas la seule à se démasquer. Les citations bibliques qui ouvrent les chapitres et permettent les envolées verbales de la veuve ont ici un rôle fondamental: leur dépouillement, leur harmonie contrastent avec la logorrhée de Menchu; la façon dont celle-ci les interprète ou les utilise agressivement montre clairement, en plus de l'incompréhension du couple, l'imposture d'une société qui se prétend catholique et pour qui la Bible n'est ni esprit, ni même lettre.

Sans insister davantage sur un roman qui mériterait de plus amples développements, on se contentera d'y voir, exposée de façon



fait, en fait le prétexte d'un faux dialogue avec la réalité,
 de part de valeurs matérielles intouchables et présentes intouchées, elle va
 grande le relief d'une société bien pensante, conflictuelle en conformation,
 pour établir certains-moyens de marginalisation ordinaire, ce "noyau" de la so-
 ciale. Tous les coups sont réservés, y compris le plus bas: jeter l'autre
 à partir de nos propres motivations en les lui attribuant. Mais c'est
 un fait: c'est donc par la vertu, ce n'est pas à l'excès, mais un
 verbe issu de la voix sociale, qu'il doit être combiné. Mais c'est
 aussi cette voix qui définit et retient contre elle-même par un pro-
 cédé impossible qui transforme le fermeté en association ou en complexe de
 roman. Le verbe, en fait, utilise deux langages bien différenciés:
 l'un, respectueux, pour les institutions de tous genres, de la famille
 à la société; l'autre, déjoté, pour l'être et son équilibre. Mais
 dans un premier temps, le lecteur est amené à inverser, presque et im-
 plément, cette vision manichéenne, tant sa mauvaise foi est évidente
 mais très vite, grâce à certaines données plus élaborées, il est en-
 mesure de réaliser ce choix trop étriqué et de lui substituer une fac-
 ture plus humaine, fondée sur une véritable approche critique des in-
 formations qu'il reçoit. Mais lui apparaît alors comme un être tout-
 fait, véritable, en quête d'agissements certains: sa vaine, comme une
 victoire, gâtée par elle-même, de l'absence de données véritablement in-
 téressantes... Toutes ces traces deviennent dérisoires mais elle n'est
 pas la seule à se décomposer. Les citations bibliques qui ouvrent les
 chapitres et permettent les envoies versées de la vaine ont fait un
 rôle fondamental: leur équilibre, leur harmonie contrastent avec la
 logique de l'homme; la façon dont celle-ci les interprète ou les ali-
 lise émettent notre clarté, en plus de l'inspiration du
 couple. L'inspiration d'une société qui se prend ostensible et pour qui
 la Bible n'est ni esprit, ni même lettre.

Sans insister davantage sur un roman qui mériterait de plus en-
 les développements, on se contentera à y voir, exposés de façon



exemplaire, une démarche habituelle chez Delibes: la révélation d'une complexité toujours problématique face à une simplification, à une réduction, toujours fallacieuses et dogmatiques. Une démarche qui s'inscrit à l'intérieur d'une passion: la tolérance. Celle-là même qui, dans son dernier roman, 377A..., l'amène à interpellé un jeune franquiste, fils d'un républicain emprisonné: "Crois-tu que les idées de ton père allaient changer simplement parce qu'elles étaient différentes des tiennes?" En quelques mots, tout un programme humain et narratif...

Jean TENA

exemplaire, une générale habituelle chez Delibes: la révélation d'un
 complexe toujours problématique face à une simplification, à une ré-
 duction, toujours fallacieuse et déguisée. Une déduction qui a l'air
 être à l'intérieur d'une sensation: la tolérance. Celle-là même qui, dans
 son dernier roman, El año de la muerte, a travaillé un jeune journaliste,
 fils d'un révolutionnaire espagnol: "Gore-m que les idées de ton père
 allaient changer simplement parce qu'elles étaient différentes des
 tiennes". En quelques mots, tout un programme humain et moral.

Jean TEMA

